psychismes
collection fondée par Didier Anzieu

René Kaës

Le Malêtre

DUNOD

Illustration de couverture :
Pierre Tal Coat (Pierre Jacob, dit) (1905-1985),
Autoportrait
© ADAGP, Paris, 2012

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Dunod, Paris, 2012
ISBN 978-2-10-058867-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS VII

INTRODUCTION 1

1. L'homme désaccordé 13

2. Les modernités et la modernité 35

3. Freud, *Le Malaise dans la culture* et la souffrance psychique d'origine sociale 49

4. Postmodernité, hypermodernité 73

5. Penser le malêtre avec la psychanalyse 97

6. Douleur et triomphe de Narcisse 119

7. Formes et destins de la pulsionnalité 137

8. Enveloppes, limites, contenance et transitionalité 157

9. Incertitudes de l'identité. Malaise dans les identifications 173

10. Le temps de l'urgence, l'espace délocalisé 197

11. Dislocation des liens, détresse, solitude 217

12. Violences, travail de pensée et fonction paternelle 233

CONCLUSION. FACE AU MALÊTRE... 255

TABLE DES MATIÈRES 273

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

REMERCIEMENTS

AU COURS DES ANNÉES pendant lesquelles ce livre fut mis sur le métier, plusieurs personnes m'ont prodigué des encouragements et m'ont fait part de leurs réflexions sur ce que je leur soumettais dans des conversations, des conférences ou des entretiens. Sans eux, je n'aurai pas pu continuer à soutenir un projet aussi complexe.

Je dois aussi une part de la matière qui nourrit cet essai aux personnes qui ont fait suffisamment confiance à ma présence et à mon écoute pour me parler de leur malêtre : dans le travail de la cure, des groupes, des équipes soignantes en institution.

Je remercie Anne Brun, Jean-Daniel Monod, Maurice Parodi, Claudine Vacheret pour leurs remarques et pour la lecture de mon manuscrit à différentes étapes de son ébauche et de sa rédaction.

J'ai écrit ce livre en pensant à celles et ceux avec lesquels j'ai partagé le souci d'être contemporain des turbulences et des beautés du monde dont nous héritons : à Françoise pour son irremplaçable attention, à mes parents et à mes grands parents, à Marcel David et à Didier Anzieu.

Présente à mon esprit fut enfin cette génération qui me succède, les étudiants qui m'ont été confiés et, tout proches, Jean-Baptiste et Thomas, Lisa, Florian et Marie-Lou.

INTRODUCTION

« Nous ne pouvons vivre que dans l'entrouvert, exactement sur la ligne hermétique de l'ombre et de la lumière. Mais nous sommes irrésistiblement portés en avant. Toute notre personne prête aide et vertige à cette poussée. »
René CHAR, La Parole en archipel.

UN PEU PLUS de quatre-vingts ans après la grande crise de 1929, les bouleversements qui culminent dans la crise multidimensionnelle que nous vivons appellent une réflexion renouvelée sur la souffrance psychique de notre temps dans les rapports qu'elle noue avec le malêtre dans le monde contemporain.

Un peu plus de quatre-vingts ans après la parution du *Malaise dans la culture*, il est nécessaire et possible de proposer un autre point de vue psychanalytique sur la consistance de ce malêtre.

Nécessaire, parce que notre environnement a considérablement changé depuis le moment où Freud écrivait son essai, parce que les formes de la pathologie et de la souffrance psychiques se présentent désormais selon des configurations nouvelles, et parce que persistent depuis si longtemps le désordre mondial, les crises, le malaise et le malêtre de et dans la culture. L'hypermodernité accentue les effets persécutoires, mélancoliques et maniaques des deuils interminables auxquels les phases précédentes de la modernité nous avaient confrontés.

Possible, parce que nous disposons aujourd'hui d'autres dispositifs de travail psychanalytiques et d'autres concepts pour analyser ce malêtre. Les modalités d'accès au traitement de ces troubles ont évolué et avec elles notre connaissance de l'inconscient. Nous savons mieux reconnaître les formes de subjectivité qu'il produit, les conflits qu'il engendre par lui-même autant qu'en raison des exigences que lui imposent son double ombilic biologique et intersubjectif, mais encore son inscription

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

conflictuelle dans l'espace social et culturel. Nous sommes aussi devenus plus attentifs aux ressources qu'il fomente si, comme le dit Winnicott, nous disposons d'un lieu où mettre ce que nous trouvons et créons. Ce lieu est précisément celui de la culture.

***

Dans cette nouvelle conjonction critique des rapports entre inconscient et culture, il sera moins question de commenter une nouvelle fois Freud et *Le Malaise* : encore conviendra-t-il de situer cet essai majeur dans son contexte et, au-delà, d'admettre que la psychanalyse qui organisait la vision de Freud a changé. Il s'agira plutôt, et c'est le dessein de ce livre, de prendre appui sur les problématiques et les concepts issus de l'extension du champ de la pratique et de la théorisation de la psychanalyse pour poursuivre le débat ouvert par Freud en l'engageant sur de nouvelles voies.

Lorsque Freud écrivait *Le Malaise dans la culture*, l'Occident européen entrait, entre-deux-guerres, dans une profonde crise de civilisation, une crise multidimensionnelle qui s'alimentait de la montée du nazisme, des fascismes et de l'antisémitisme et qui, cette année-là, culminait avec l'ébranlement sismique de l'économie des pays industrialisés. La Seconde Guerre mondiale était encore embryonnaire dans sa couveuse infernale, et ni la Shoah, ni Hiroshima et Nagasaki, ni le Goulag, ni les tueries et les génocides du dernier quart du siècle n'avaient été perpétrés. Les totalitarismes soviétique, maoïste et cambodgien n'étaient pas encore sinistrement installés, la mondialisation n'avait pas déréglé les économies, les emplois et les flux migratoires massifs de population. Le terrorisme planétaire n'avait pas encore fomenté le 11 septembre 2001, le 11 mars 2003 et la série de ses actes meurtriers. Mais aussi l'Internet, les « réseaux sociaux » et la cyberculture n'existaient pas, ni la préoccupation écologique pour la survie de la planète, et donc celle, pressante, de l'autoconservation de l'humanité.

La psychanalyse qui organisait la vision de Freud a changé. Freud fondait sa réflexion sur son expérience de la cure psychanalytique. À côté de l'observation et de la conviction que la psychanalyse doit se maintenir en relation avec toutes les autres disciplines des sciences biologiques, sociales et psychologiques, avec les diverses expressions de l'art, l'imagination et la spéculation ont joué chez lui un rôle heuristique déterminant pour étendre le champ de l'investigation psychanalytique à des problèmes auxquels la cure ne donnait pas accès.

Par ces moyens, Freud visait plusieurs objectifs : assurer la validité des concepts issus de la cure en les mettant à l'épreuve dans un autre champ de la réalité (la création littéraire, l'anthropologie, les « masses », la

religion, les mythes, le malaise dans la culture...) ; recueillir de nouvelles hypothèses à mettre en travail dans la cure et, notamment après le traumatisme de la Grande Guerre, inventer de nouveaux dispositifs pour le travail psychanalytique. La portée épistémologique de ses essais dépasse ce qu'il serait trop simple de tenir seulement pour une psychanalyse appliquée. Il n'est plus possible de faire l'impasse sur la question de la causalité, sur les déterminations proches et lointaines, simples ou complexes du malêtre, sur les emboîtements de sa production : mais les moyens de répondre à ces questions sont encore à inventer.

Regardons de près ce qui nous est devenu disponible. Le premier élargissement du champ de la compétence de la psychanalyse s'est poursuivi avec la transformation des pratiques, lorsque la cure a fait l'objet d'aménagements pour « s'appliquer » à d'autres sujets que les adultes névrosés : à l'analyse des enfants, des adolescents et des bébés, des personnes psychotiques et *borderline.* Cette extension a connu un essor remarquable dès les années 1940, c'est-à-dire au début des grands bouleversements catastrophiques du milieu du siècle dernier, mais aussi après la mort de Freud, avec l'invention de dispositifs psychanalytiques nouveaux, en particulier celui de patients réunis en dispositif de groupe, plus tard aux couples, aux familles, aux institutions.

Après la Seconde Guerre mondiale et les traumas majeurs qu'elle a produits, le réaménagement des espaces culturels, les bouleversements des garants métasociaux et métapsychiques de l'espace psychique individuel ont suscité chez certains psychanalystes des recherches décisives, même si quelques-unes resteront cependant assez longtemps marginales. Ces recherches ont porté sur les activités de liaison et de déliaison et les processus tertiaires (A. Green), sur les contenances et les cadres (W.-R. Bion, J. Bleger), les espaces psychiques et culturels « où nous pouvons mettre ce que nous trouvons » (D.-W. Winnicott), où « le Je peut advenir » (P. Castoriadis-Aulagnier).

L'extension du champ de la pratique et de la théorisation psychanalytique a été considérable au cours des quarante dernières années du siècle dernier. Le travail avec les bébés et leur environnement premier, avec les enfants et les adolescents en souffrance, avec les adultes qui reçoivent les effets cumulés des traumas que leurs parents ont subis, avec les groupes, les couples et les familles, toutes ces pratiques ont mis au jour de nouvelles formes de psychopathologie et ont rendu nécessaire d'inventer de nouveaux dispositifs de soin et de traitement, de réinventer des structures hospitalières aujourd'hui mises à mal.

Alors que sous le triomphe des Trente Glorieuses occidentales[1], le monde grelotte dans la Guerre froide, qu'il est à vif, désorienté,

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

désaccordé, le Rideau de fer, puis le mur de Berlin scinde le monde occidental, plus récemment celui que les États-Unis d'Amérique élèvent sur leur frontière avec le Mexique, celui qu'Israël dresse contre les territoires palestiniens sont les manifestations tangibles d'un clivage de civilisation, qui laisse à l'écart un tiers-monde soumis aux dictatures, aux guerres civiles, au malheur. Les grandes puissances ne parviennent pas à écarter la menace de la destruction nucléaire et de la contamination de l'écosystème, et les psychés traduisent : « *No future.* Le monde est dangereux, dedans, dehors. Je m'effondre, ou je me shoote à n'importe quoi. Ou comme une graine attend sa germination, je continue à espérer, à grand prix ». Ce qui s'impose est un malêtre durable et non seulement un malaise ou une gêne que suscite la répression des pulsions destructrices.

***

Les concepts de crise et de malaise sont insuffisants pour rendre compte du niveau des bouleversements auxquels nous avons affaire. Ce qui arrive et se prépare depuis quelques décennies est d'une autre échelle, d'une autre consistance que les crises qui déjà ont ponctué l'histoire de l'humanité. Et il n'est ni juste ni rassurant de dire que tout ce qui arrive est déjà arrivé. Nous ne sommes pas seulement confrontés à des crises multiples et interférentes, mais à des mutations, c'est-à-dire à des changements structuraux et processuels dans les divers niveaux d'organisation de la vie : psychique, sociale, économique, culturelle.

Nous n'avons pas seulement affaire à un *malaise* dans la culture, traduction correcte de *das Unbehagen* dans l'essai de Freud. Nous avons affaire à un *malêtre.* Le malêtre nous dit autre chose que le malaise : que désormais nous sommes en train de vivre un ébranlement qui atteint plus radicalement notre possibilité d'être au monde avec les autres et notre capacité d'exister pour notre propre fin ; cet ébranlement interroge les dimensions écologiques et anthropologiques de ces mutations. L'être défaille avec ce qui le soutient. Ce malêtre dans l'humanité de l'homme, dans une large aire de l'humanité, produit à la fois cette imprégnation sombre et mélancolique qui s'empare des esprits et des corps, des liens intersubjectifs et des structures sociales, et cette culture de l'excès maniaque et omnipotent.

La question qui nous occupe est celle des entraves majeures qui contrarient le processus de la subjectivation, le devenir Je, la capacité même d'exister, de nouer des liens et de faire société. Je forme le néologisme de malêtre, sans trait d'union, comme on dit maltraitance ou malformation ou désêtre, parce qu'il s'agit de douleur, de détresse et de mal dans l'être même de l'humanité. Sans doute de grands mots, mais

aussi de grands maux qui obligent à faire se côtoyer l'analyse clinique, la construction métapsychologique et l'interrogation ontologique.

Le contraire de ce malêtre-là n'est pas le bien-être, expérience certes importante que des coefficients aujourd'hui calculés à partir d'indices objectivables tentent de cerner, mais tout comme naguère les prophètes de la côte Ouest des États-Unis annonçaient l'imminence du bonheur. Ce qui fait le malêtre ordinaire, c'est l'effacement progressif du sujet, l'absence de répondant à nos questions sur ce que nous sommes et devenons, la disparition du répondant humain aux demandes que nous formulons à des appareils administratifs, les micro-traumas de la vie quotidienne que les rêves ne réparent plus et que les fictions des médias ne font qu'endormir, ce sont les grands traumatismes qui ont troué l'histoire, les liens entre les générations, la confiance dans l'humanité. C'est la peur, l'insécurité, la muette angoisse et la violence, l'impensable et l'impensé de ces expériences, enfouies par le déni, isolées par le clivage, recouvertes par les rires mécaniques et les danses maniaques au bord des volcans et des centrales nucléaires. Ce sont les précarités et les détresses créées par les exils, les mouvements migratoires, l'exclusion, le chômage, les déracinements. C'est l'incertitude sur le présent, la défiance vis-à-vis des transmissions qui n'engendrent pas d'avenir ou au contraire l'exaltation bornée des fondamentalismes, l'extrême et fragile dépendance aux objets techniques, aux urgences, aux liens éphémères, etc., chacun peut en dresser la liste.

Ce qui est à penser, avec les moyens dont nous disposons, ce sont les causes qui les produisent et les conséquences qui s'ensuivent dans la vie psychique : la désorganisation ou la défaillance des cadres, des garants et des processus de symbolisation sans lesquels la vie psychique, la vie sociale et le travail de culture ne peuvent se développer et assurer les conditions nécessaires pour demeurer dans l'humanité liée par Éros, taraudée par Thanatos mais sans cesse recréée par la Parole.

***

Entreprendre cette analyse du malêtre dans ses formes contemporaines exige des concepts nouveaux et un lieu à partir duquel il devient possible de penser les cadres, les garants et les processus de symbolisation. Ces concepts seront exposés dans les différents chapitres de cet ouvrage. Le lieu d'où s'engage l'analyse du malêtre est situé à un niveau logique qui permet de percevoir et de penser des formations concrètes qui bordent, enveloppent, et pour une part déterminent la vie psychique : ce sont des formations et des processus *méta*. En ce sens, je prends en considération les formations métapsychiques, comme les alliances inconscientes structurantes et défensives sur lesquelles l'espace de la

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

réalité psychique prend un appui *sine qua non,* ainsi que les formations métasociales qui assurent les cadres et les fondements de la vie sociale. On peut aussi nommer ces formations métacadres.

Ce à quoi nous avons affaire aujourd'hui, c'est à un malêtre qui ne repose pas seulement sur la conjonction durable d'une crise systémique des institutions et des référentiels, et d'une rupture dans le métacadre, c'est-à-dire dans les garants métapsychiques et métasociaux. Lorsque la crise, par définition limitée dans le temps et dans l'espace, atteint la capacité des sujets d'être et de devenir, l'aptitude de leur civilisation et de leur culture à trouver de nouveaux lieux d'humanisation, le malêtre signale une possible destruction de l'espèce, au mieux une mue ou une mutation anthropologique, en tout cas, et nous privilégions ici ce point de vue, la capacité de (re)devenir conjointement sujet de sa vie psychique et acteur de la vie sociale et culturelle. Or nous avons affaire à ce que depuis Hegel toute une tradition philosophique nomme des « processus sans sujet ».

***

Toutes ces manifestations du malêtre ne se développent pas automatiquement dans des expressions psychopathologiques, mais assurément elles révèlent des souffrances et des désorganisations significatives. Il serait erroné de systématiser ici une approche psychopathologique ou de psychiatriser le malêtre, quand bien même des formes pathologiques de celui-ci existent et que des organisations psychiques qui appartiennent à des structures pathologiques sont par lui sollicitées. Freud lui-même avait pour modèle de référence la névrose et ses conflits, et lorsqu'il parlait de névrose de civilisation, il visait essentiellement les prédispositions pathogènes collectivement organisées qui contribuaient à l'éclosion des névroses chez les personnes qu'il recevait en traitement. Il serait plus adéquat aujourd'hui de penser que ce que Bion a nommé la partie psychotique de la personnalité est particulièrement sollicitée dans le malêtre contemporain, avec d'autres composantes associées aux états-limites. C'est ce point de vue que j'essaierai de soutenir.

Mon propos n'est pas de proposer une psychopathologie sociale du mal-être, mais plutôt, essayant de suivre le dessein de Freud, de dégager des problématiques suffisamment constantes dans ces liens si complexes de la vie psychique inconsciente, de la socialité et de la culture. Il y a lieu de prendre en compte d'autres dimensions du malêtre que celle des rapports entre la pulsionnalité et les exigences de la culture.

***

La question est complexe en effet si, en outre, nous voulons tenir compte du fait que nous ne pouvons plus écrire et analyser seulement

le malaise dans l'Europe du premier tiers du siècle dernier, et plus précisément dans cette Europe de la *Mitteleuropa,* et dans la Vienne qui l'a si fortement incarnée dans son histoire, ses conflits historiques, ses mœurs et sa culture. Aujourd'hui, sous l'effet des discours sur la mondialisation, nous semblons admettre que le désaccordage et le malêtre sont homogènes sur toute la planète : est-ce si sûr ? En Europe et en Amérique du Nord, au-delà des effets d'interdépendance de l'économie mondiale, quoi de véritablement identique dans les cultures et dans les changements psychiques avec ce que vivent les Chinois, les Indiens, les Brésiliens ? Partagent-ils exactement le même malêtre que les habitants du Moyen-Orient, du Golfe, de l'Afrique et de l'Amérique latine ? Par quelles frontières passent les similitudes et les différences : entre aires culturelles, religieuses, politiques, entre régimes économiques, entre mégalopoles et ruralité ? Toutes sont en cours de mutation, toutes sont travaillées dans leur socle historique, mais le sont-elles de la même manière ? Le travail de culture revêt des formes diverses et contrastées qui nous apparaissent justement sous l'effet différenciateur du processus de la mondialisation. Il faudrait pouvoir disposer des moyens d'information et de pensée pour traiter les différences entre les formes du malêtre dans le *macrocontexte* mondial, dans le *mésocontexte* des cultures régionales, car nous pouvons supposer des formes et des conséquences différentes du malêtre selon qu'il s'agit de cultures vieillissantes ou de cultures portées par le dynamisme de leur développement ou de cultures encore isolées ou exclues des processus de mutation. Différentes sont encore les focalisations sur le *microcontexte* constitué par ce que l'on pourrait appeler les structures sociales et intersubjectives de proximité (famille, couples, groupes d'appartenances, micro-institutions, etc.). Tous ces espaces diffèrent par leur taille, leur spécificité, l'amplitude et la nature des transformations qui s'y produisent, ils sont interdépendants et solidaires, ils interfèrent entre eux et les co-occurrences de leurs crises sont interdéterminées.

Dans ces conditions, sans analyse différentielle, postuler *un* malêtre est risqué. Mais il est peut-être possible d'observer que des processus générateurs de différentes formes de malêtre nous apparaissent avec plus de netteté qu'il y a quatre-vingts ans et qu'entre eux il existe des constantes aussi importantes que celles que Freud avait découvertes en son temps. Le risque serait aussi de s'en tenir à ce que nous savons déjà.

***

J'aurai à justifier que ce malêtre dans la culture et dans le travail de culture qu'il exige ne peut plus être pensé seulement avec les catégories construites par Freud. Je suis persuadé que s'il y a dans cette conjonction

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

éminemment critique un nouveau défi pour l'ensemble des institutions dont dépend le devenir de l'espèce humaine, et qu'il y a là aussi un défi pour la psychanalyse.

Ce défi est triple. Le premier concerne la capacité de la psychanalyse de prendre en considération ses propres changements, ses propres découvertes sous l'effet de la clinique et de ses relations avec les disciplines qui lui sont nécessaires pour confronter ses acquisitions et pour renouveler ses propres modèles. Elle a su le faire tout au long de son histoire. Le deuxième défi confronte la psychanalyse à assumer les effets de ces transformations et de l'extension de son champ pour penser une nouvelle fois sa pratique, sa méthode, les élaborations théoriques qu'elles autorisent et ses dispositifs de formation. Le troisième est le risque que les psychanalystes sont capables de prendre lorsque, la vie psychique étant menacée du dehors comme du dedans, ils engagent leur expérience et leur voix dans le débat public. Là aussi beaucoup ont su le faire dans les années noires.

C'est ce troisième défi qui est sans doute le plus difficile à soutenir, car nous sommes des êtres d'intimité, attentifs aux mouvements de l'espace psychique interne, à ses conflits et à ses divisions, aux souffrances et aux pathologies qui en résultent. S'engager dans le débat public pour autre chose que ce qui concerne la psychanalyse est comme franchir une limite de nos savoirs sur l'inconscient et ses effets. C'est comme si nous transgressions la réserve qu'imposent notre méthode et notre éthique. Mais c'est aussi encourir le risque de nous exposer dans nos propres manques à savoir si nous assumons toutes les conséquences de la pensée de Freud lorsqu'il affirme qu'il existe une souffrance psychique d'origine sociale. C'est accepter que nous sommes aussi des hommes et des femmes dans le monde.

Ne pas être dans le monde, à l'écoute de cette liaison intime entre le dedans et le dehors comporte quelques conséquences néfastes. Des psychanalystes qui ont vécu les dictatures d'Amérique latine et qui en ont subi les violences ont protesté contre la dérive perverse qui consistait, pour des psychanalystes tout entiers centrés sur le monde interne, à rapporter les traumatismes consécutifs aux tortures à des traumatismes sexuels infantiles, à des fantasmes sadomasochistes, et à les « interpréter » comme tels à leurs patients. Réduire l'attaque contre les tours du World Trade Center au théâtre d'une scène primitive sadique, ou à une figuration de la haine entre des jumeaux, comme je l'ai entendu dire, témoigne de notre propre capacité de déni lorsqu'il s'agit de prendre en considération avec nos patients que la réalité du monde « externe » n'est pas toujours et systématiquement utilisée comme une défense contre la